



Franck Venaille, Goncourt de la poésie 2017 : « J'aime que mon écriture passe inaperçue »

Alors que le 35e marché de la poésie se tient à Paris jusqu'au 11 juin, rencontre avec le récent lauréat du prix Goncourt de la poésie-Robert Sabatier 2017.

***Requiem de guerre*, de Franck Venaille, Mercure de France, 112 p., 11 €.**



C'est l'histoire d' « un homme qui est hospitalisé et qui ne sait pas bien pourquoi ». C'est aussi un des plus beaux livres en vers libres et en prose de l'année, qui tente de « dire la noirceur du monde à travers l'expérience de la maladie ».

Franck Venaille, 80 ans, récompensé cette année du Grand Prix national de la poésie, revient dans *Requiem de guerre* sur sa lutte avec la vie et avec lui-même, réorchestrant en dix mouvements ses thèmes fétiches :



[Visualiser l'article](#)

la guerre d'Algérie, la rupture avec le catholicisme puis le communisme, l'enfance meurtrie et la rigueur des morts. « *Me voici :/ vieux – vieux – vieux & usé/ dans l'absolue nécessité de mettre mes souvenirs en place/ le bilan de l'incendie est lourd/ cinq ours en peluche blessés aux jambes qu'il faudra amputer/ trois panoplies de pompier brûlées/ Alors que mon père revient, portant sous le bras droit/ ce cheval sur lequel/ hein ! en avant pour le Bien/ hein ! en arrière pour le Mal/ je me bascule. »*

Si le titre ne doit rien au *War Requiem* de Britten (on sait Venaille fin musicologue), on croise en revanche le grave Wagner et le drôle Chostakovitch, « *Buster Keaton de la musique* », accompagnés de Brecht et Villon mais aussi du « docteur Lévitane » et de « Simon Freude », auteur d'un *Guérir de l'envie de guérir*. Quelques jours avant l'ouverture du 35 e marché de la poésie, qui lance des états généraux de la poésie, Franck Venaille nous a reçus chez lui, dans le 15 e arrondissement de Paris.

Que pensez-vous de la place de la poésie dans le champ littéraire aujourd'hui ? Est-ce qu'un prix Goncourt qui lui est consacré lui donne plus de visibilité ?

Enfant, avec les copains de l'école de la rue Titon, dans le 11 e arrondissement de Paris, on avait notre langage à nous et on prenait beaucoup de distance par rapport à la langue officielle. Encore aujourd'hui, ce qui est officiel me gêne. Je ne fais pas la fine bouche : les prix m'ont finalement permis, à 80 ans, de gagner trois sous avec mon travail. Mais j'aime bien, dans un premier temps, que ma poésie, mon écriture, passe inaperçue, et qu'elle soit souterraine. Je compare souvent la poésie à une taupe, ou un hérisson. Ce n'est pas du tout péjoratif : ce sont des animaux attachants. Les journaux britanniques consacrent des articles à la façon d'attirer les hérissons dans les jardins, de les apparier entre eux – car celui-ci est veuf, celui-là est malheureux... Alors, j'ai l'impression que je suis un hérisson de jardin.

Un hérisson, ça pique...

Oui, ça pique, ça sait se défendre, mais ça se fait écraser, aussi. Ça se met en boule pour se protéger. Je trouve que les poètes ne font pas assez attention aux côtés piquants, aux blessures qu'ils s'infligent à eux-mêmes. Ceux dont j'aime l'œuvre ont souffert ou souffrent encore. Par eux-mêmes, bien sûr : personne ne les y oblige.

Dans « Requiem de guerre », la souffrance est contrebalancée par l'humour...

Je prends plus de temps maintenant pour composer un livre, je mets quatre ou cinq ans et c'est bien ce qu'on doit à la poésie, à l'écriture. Pour *Requiem de guerre*, je suis passé d'une première version à une réécriture déchirée, qui me faisait presque peur quand je la lisais. La manière finale est plus veloutée, si l'on peut dire, sans que le texte perde pour autant de son influx nerveux. J'emploie des métaphores qui valent ce qu'elles valent, un peu sportives. C'est toujours aussi sombre, mais avec des plages bouffonnes, satiriques, grotesques. Je souhaitais que cet humour apparaisse sous une forme complètement déraisonnable dans la lutte contre la maladie.

Le livre s'ouvre sur deux phrases apparemment antinomiques : « J'ai décidé de mourir avant de naître. Sinon c'est impossible de continuer. »

L'idéal, ce serait tout de même de ne pas exister, parce que personne ne nous a demandé notre avis. C'est pour cela que j'ai placé en exergue une phrase de Motia Morhange, la femme du poète Pierre Morhange : « *C'est dur pour un mort de se défendre.* » J'ai toujours pensé que mourir était l'acte ultime de la liberté. Mais, malgré ce qu'on peut croire, je n'ai aucun attrait pour la mort. J'ai écrit quelque part : « *La mort pue.* »



Si l'existence humaine est si pénible, il vaut mieux être un cheval, alors ? Une figure liée chez vous à celle de l'enfant...

A la campagne, chez mon grand-père, il y avait un cheval qui s'appelait Poulot sur lequel mon cousin m'installait : je voyais défiler des ruisseaux qui devenaient des mers, trois arbres du jardin qui devenaient des forêts. Je me suis rendu compte beaucoup plus tard que c'était mon cousin que j'aimais. J'ai compris que le cheval était lié à ce bonheur fugace. Je croyais en être séparé mais il est toujours là, il regarde par-dessus mon épaule, il me dicte un peu le poème que je suis en train d'écrire.

De fait, le dédoublement, le reproche sont aussi des éléments de votre poésie...

Un livre, c'est toute une forêt qui se déplace et qui vient jusques à nos fenêtres pour dire : « Qu'est-ce que tu as fait de bien ces temps-ci, digne d'apparaître dans ton travail ? » Parfois je m'interroge sur ma part de responsabilité, infime, dans la marche du monde et je me dis que peut-être je n'avais pas le droit d'écrire ce que j'ai écrit. Mais d'où peut venir cette interdiction, sinon de soi-même ? J'ai relu dernièrement, parce que j'avais un travail à faire, mes premiers livres : ça balance. Sur la sexualité, la brutalité. Avec le temps, je me suis un peu reposé, j'ai déchargé mon fusil. J'ai compris que ce n'est pas en luttant de cette manière que l'on affronte la mort.

Est-ce que le moyen est la « dormition » ? Un terme chrétien que vous appliquez ici au « poète Franck Venaille »...

J'ai imaginé que la Vierge n'est pas la seule à être montée sereinement aux cieux, et que des humains ayant combattu avec courage en ont eu, eux aussi, la possibilité. Cela m'a conduit à penser que je pouvais être un de ces « héros » dont la vie est accomplie. Mais moi, je resterai pour l'éternité dans l'état de veille, en l'attente des guerres à venir. Une attente sans inquiétude. Je serai comme mes personnages à qui j'ai toujours dit : « Ah, au moment même où vous pensez être heureux, vous allez voir ce qui va vous arriver ! »

Parutions Mémoire vivace

Au bord, de Sereine Berlottier, Lanskine, « Poéfilm », 80 p., 12 €. Le livre s'accompagne d'une création filmée, à voir sur le site de l'éditeur.

L'intensité marque les remarquables proses romanesques de Sereine Berlottier : *Nu précipité dans le vide* (Fayard, 2006), rêverie sombre autour du poète Ghérasim Luca, ou *Louis sous la terre* (Argol, 2015), portrait éclaté du peintre Louis Soutter. Mais seul le vers, plus bref, plus elliptique, lui permet d'évoquer sobrement, en quatre magnifiques séquences, l'accompagnement d'une mère : « *La prose ne s'oppose pas au poème/ Continué vers son bord le plus net/ Gobelet froissé, soif toujours/ Ruche précise, dissout totalement le cri à crier à cet instant-là.* »

Dans les silences de l'hôpital, découpés par les soins, on reste « *non pas ensemble mais bord à bord* ». On tend l'oreille vers la voix, « *entre deux apnées* », on observe le visage de cette « *mère de coton en pleine lumière* ». On chuchote des secrets que ne trancheront plus tard ni la séparation ni le nom gravé sur une tombe : « *midi l'épée/ au fond de ton cœur/ je veux te pleurer à vif comme/ si tu avais encore à mourir de mort* ». C'est poignant et très beau. **Monique Petillon**

Fontaine à Rimbaud, fraternellement

Chute et ravissement, de Brigitte Fontaine, Actes Sud, « Le souffle de l'esprit », 36 p., 8 €.



A la demande de son éditeur, Brigitte Fontaine s'adresse, d'égale à égal, à Rimbaud : « *Cher Arthur, Je te souhaite une belle mort .* » Une belle mort ? « *Tu as mis les pieds là où les anges n'oseraient pas s'aventurer./ Et toi, c'est moi et c'est tout le monde./ Pour toi et pour le mystère de l'inconnaissable Unique.* » Après quoi, la diva de Morlaix se permet de déposer sur sa joue hâve « *un baiser de buisson ardent et de fraternité* ».

Brigitte Fontaine sait par cœur les *Illuminations* et *Une saison en enfer* . Parfois, elle trouve « Le Bateau ivre » un rien académique (elle est gonflée), parfois pas, et « Le Dormeur du val », un poil scolaire (bis). Sa *saeta* jaillie en quatre insomnies, « *jaculation mystique* » d'un moment où elle n'aime plus Dieu, s'épanouit en oratorio pour flamenco défunt : « Prélude », « Adagio » et « Gloria », « Leçon de ténèbres »... Plus cette « Fugue » dont, en d'autres insomnies, elle se mord les doigts... Offrez cette prière choquante à vos enfants. Dès 10 ans. Vingt-cinq pages, ils ne vont pas en faire une maladie... Et si oui, tant mieux. Racontez-leur alors que Brigitte Fontaine est la plus grande rock star de ces temps. **Francis Marmande**

Trois poules et un poisson rouge

Polonaise, d'Emmanuel Moses, Flammarion, « Poésie », 136 p., 16 €.

Un poisson rouge sort de sa cage et parcourt la maison. L'avion de Frederick Valentich disparaît pourchassé par un OVNI (« *Ceci est une histoire vraie* » , comme il sera indiqué à propos d'autres qui le sont moins). Trois poules suivent un homme qui saigne du nez. Et « *Dieu a perdu la liste des courses* ». Ces poèmes en prose nous entraînent dans une Mitteleuropa où l'on déjeune de « *hareng gras et cornichons* » tout en se cognant au réel chaque matin : « *Le temps de prendre un café et voilà que dans ma tête naissent les vieilles questions, qui entraînent des vieilles réponses. Ce dialogue est usé et cependant je n'en changerais pour rien au monde.* » Avec une infinie légèreté, *Polonaise* fait succéder la gaieté à la tristesse, retrouvant dans l'adversité la vivace « *multiplicité de points de vue* » que Liszt entendait dans les polonaises de Chopin. Un second texte, intitulé *Dans les forêts* , offre en 31 numéros une forte méditation sur la figure du migrant, du juif et de la foule, qui « *dans la clairière (...) attend que son chef lui donne l'ordre d'attaquer, de se replier, de se disperser, d'effacer toute trace de sa présence en ce lieu* ». **E. Lo.**

Temple pour le vivant

Dans l'erre des vents, de Frédéric Jacques Temple, Bruno Doucey, 88 p., 13,50 €.

Tel le vent, le verbe de Frédéric Jacques Temple n'a que faire de la ligne d'horizon. Il circule, souverain, fluide, mêlant les mondes et les règnes. « *Sur le fleuve j'avance, lente,/ parmi les herbes, dans la vase,/ vers je ne sais quelle embouchure,/ mais attachée par mes racines,/ car même creuse et rabotée,/ de naissance je suis un arbre.* » : sans propulsion, la pirogue avance, comme d'elle-même (c'est le sens de l' « erre »), libre absolument. Et tout ce qui l'entoure en est magnifié, sans jamais abdiquer de sa simplicité première. Le grenadier ? « *La fleur de sang/ devient/ bourse laquée/ aux mille et une perles.* » Le coquelicot ? « *Au soleil/ écarlate/ il exulte/ comme le chant/ du coq.* » Ou l'asphodèle ? « *Il éclaire/ de ses candélabres/ le printemps/ de la terre ladre.* »

Comme au fil de son dernier « carnet de bord », *Une longue vague porteuse* (Actes Sud, 2016), inspiré et généreux, Frédéric Jacques Temple dévoile le « *mystère à jamais insondable* » du vivant. « *Le poème libre en lui-même/ tel le vent dans sa royauté/ ouvre à loisir sa route/ au cœur du monde.* » **Philippe-Jean Catinchi**